



HAL
open science

Culture et mémoire dans l'oeuvre de Francisco Coloane

Nathalie Besse

► **To cite this version:**

Nathalie Besse. Culture et mémoire dans l'oeuvre de Francisco Coloane. Mémoire et culture dans le monde luso-hispanophone, ROMANIA, Jun 2006, Nancy, France. pp.219 - 229. hal-04067247

HAL Id: hal-04067247

<https://hal.science/hal-04067247>

Submitted on 13 Apr 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Culture et mémoire dans l'œuvre de Francisco Coloane

Nathalie Besse

Université Strasbourg II

Francisco Coloane, né à Quemchi sur l'île de Chiloé, a été comparé à un Jack London du Chili austral¹. Prix National de Littérature en 1964² pour ses ouvrages qui révèlent les régions les plus méconnues de la géographie chilienne ainsi que la vie simple et rude des hommes qui peuplent sa terre, il fut déclaré en 1968 « *Hijo ilustre* » par la Municipalité de Quemchi qui confirmait en quelque sorte une filiation collective³. Œuvre de mémoire donc qui embrasse celle d'un territoire, et ce avant même son autobiographie, puisque ses contes et romans émergent explicitement de la nostalgie des îles de l'enfance⁴ qui constituent le fondement de ses écrits dont elles partagent néanmoins l'espace littéraire avec les contrées tout aussi sauvages parcourues ensuite par l'auteur, lesquelles, prenant corps en lui, auraient contribué à le façonner :

La Tierra del Fuego se hizo carne y espíritu en mi naturaleza de los veinte años. La Patagonia argentina y chilena, en mis cortas temporadas, también tiene una presencia constante en mis recuerdos y en mi limitada obra literaria. En mis galopes por los parajes australes voy llevando a cuestas sus paisajes, sus ventarrones, el oleaje incesante de sus mares y, por sobre todo, mis personajes [...]⁵.

Nous verrons comment la mémoire, chez Francisco Coloane, recueille une culture aux reflets de la nature qui l'entoure et qui parfois reprend ses droits. Culture nécessaire, élaborant par ailleurs une mémoire qui précède ses sujets invités à la prolonger, tel cet écrivain qui, dans ses récits mémoriels, valorise également les traditions indiennes qu'on a tenté d'anéantir.

Culture et nature

La culture ou l'empreinte du lieu

Celui qui s'affirme comme « *mitad chilote y mitad magallánico* »⁶, qui a travaillé dans la plus grande *estancia* Sara Braun en Terre de Feu où il a tondu, empoisonné ou castré de ses propres dents des dizaines de milliers de moutons à l'en croire, puis s'est engagé dans la Marine chilienne où il a effectué diverses tâches avant d'occuper les fonctions de journaliste ou greffier du Tribunal du Travail et d'être employé dans une radio, entre autres nombreux exemples hétéroclites, ce voyageur impénitent du bout du monde où se côtoient marins et pêcheurs chevronnés, chasseurs et chercheurs d'or impitoyables, fugitifs en quête d'une terre d'oubli et brutes avinées, restituée, au travers d'une mémoire individuelle fidèle à la réalité, le *modus vivendi* des hommes de Chiloé, de la Terre de Feu et de la Patagonie et par là une culture conçue en l'occurrence comme l'ensemble des usages et croyances qui définissent un groupe humain.

¹ Nous devons cette comparaison à Álvaro Mutis qui a permis de faire découvrir en France Francisco Coloane (1910-2002).

² Ses premiers écrits, primés, constituent des classiques des lectures scolaires. Il fut élu Président de la Société des Écrivains du Chili en 1966, membre de l'Académie chilienne de la langue en 1980, et décoré Chevalier de l'Ordre des Arts et Lettres de France en 1996 par l'Ambassadeur de France au Chili.

³ Francisco COLOANE, *Los pasos del hombre*, Barcelona, Mondadori, 2000, p. 30.

⁴ *Ibidem*, p. 127.

⁵ *Ibidem*, p. 85.

⁶ *Ibidem*, p. 202.

Quel que soit le cadre choisi, Francisco Coloane décrit les activités journalières des hommes de la mer ou de ceux qui travaillent la terre, sans négliger les rites et manifestations religieuses qui ponctuent leur labeur, tels le *novenario* ou la *fiesta de la Candelaria* dont certains éléments renvoient au temps des *encomenderos*⁷, moeurs et coutumes émanant de la relation à l'espace et à l'Histoire. La transmission aidant, la culture crée une identité entre les individus tout en forgeant celle de chacun : culture unificatrice tendant à l'assimilation, et qui, tel un carcan, délimite un enclos de conformisme en perpétuant des valeurs auxquelles se conformer, ce que ne dément pas la « culture » des marins si l'on entend par cette dernière une manière de voir et de faire qui oriente plus ou moins consciemment le comportement de l'individu.

La culture dépend en partie de l'environnement dont la prégnance ne fait pas le moindre doute aux yeux d'un auteur qui perçoit une relation entre l'attitude des personnes et la nature au sein de laquelle elles vivent, corrélation qui n'est pas sans faire écho aux observations de Claude Lévi-Strauss selon lequel le milieu géographique, par les problèmes particuliers qu'il pose à un groupe humain et les solutions adaptées que ce dernier va tenter d'y apporter, détermine pour une part les comportements, à plus forte raison lorsqu'il s'agit de triompher d'un contexte hostile⁸. L'adaptation à celui-ci pourrait conditionner une différence culturelle, la diversité des espaces expliquant, entre autres données, l'évolution polymorphe des sociétés humaines.

Ainsi Francisco Coloane présente-t-il des hommes dont la manière d'agir et les usages le doivent à leur milieu naturel, à ces paysages indicibles dont la beauté étrange confine au sublime et dont la démesure contraint leur définition aux superlatifs. Du spectacle épuré et glacial des déserts blancs aux chaudes parcelles qui fleurent bon le blé, de la terre émietlée ou brisée constituée par les dédales d'îlots à la désolation de plaines infinies, des hauteurs vertigineuses des Torres del Paine aux mers tempétueuses promptes à engloutir les marins les plus émérites, sous des cieus implacables dont les vents irascibles malmènent toute forme de vie et où l'homme n'est plus que *guiñapo humano estrujado por el viento*⁹, une création magistrale et grandiose renvoie l'homme à son insignifiance et ne montre guère de réticence à le néantiser.

Si « *los hombres de la Patagonia no se acostumbran en la isla y viceversa* »¹⁰, et si des différences évidentes distinguent les marins des ouvriers d'*estancias* et plus encore des hommes sédentaires accoutumés aux travaux agricoles, c'est la rudesse d'existences où un maigre salaire est acquis à la force du poignet, qui rapproche ces hommes. En territoires inhospitaliers, sinon périlleux, le terme de « lutte » devient itératif, qu'il s'agisse d'associer en mer *peligro* et *lucha* ou de souligner qu'à terre tout n'est que « *batallar diario con hombres y bestias* »¹¹. La vie dans ces espaces étourdissants génère certains comportements : à géographie éprouvante et violente, hommes rugueux et ombrageux, semble nous enseigner Francisco Coloane. En effet, tout en nous défiant d'établir une typologie par trop réductrice, nous ne pouvons que constater combien la difficulté à vivre dans ces régions peu amènes, voire mortifères, condamne le « sexe fort » à ne jamais faillir. Aussi, courage, sens de l'honneur, héroïsme, culture de *la hombría* pour ainsi dire, définissent-ils, outre les plaisanteries viriles, les confrontations musclées et les ivrogneries « de rigueur », ces lutteurs existentiels ordinairement tenus à la discipline et à l'austérité ; sans omettre cependant une authentique solidarité, heureuse conséquence d'une cohésion quotidienne : des termes tels que *compañerismo* ou *unión*¹² témoignent de ce que l'âpreté des jours ainsi que l'isolement (à bord du bateau, dans une *estancia* ou encore dans un phare) peuvent sceller de solides amitiés.

⁷ *El camino de la ballena*, Madrid, Ollero & Ramos, 1998, pp. 21 et 71.

⁸ Claude LÉVI-STRAUSS, *Race et histoire*, Paris, Éditions Denoël, 1987, pp. 46-47 où il donne les exemples des Esquimes et des Bédouins.

⁹ *Cuentos completos*, Madrid, Alfaguara, 1999, p. 41.

¹⁰ *Ibidem*, p. 147.

¹¹ *El corazón del témpano*, Madrid, Ollero & Ramos, 1999, p. 14 puis *Cuentos completos*, *op. cit.*, p. 68.

¹² *El camino de la ballena*, *op. cit.*, p. 236.

Terre d'oubli et déshumanisation

Ces lieux où il n'y a pas âme qui vive font naître sous la plume de Francisco Coloane une terminologie létale, et il semble bien que ces *no man's land* qui s'étendent où paraît finir le monde, annihilent quelque chose en l'homme. Où l'on peut s'écrier : — ¡Esto es ya el fin del mundo! [...] *Acaba, en verdad, el mundo en esa tierra chilena*¹³, c'est une « nature morte » qui est dépeinte : « *pedazo de mundo muerto* »¹⁴. Or, dans ces espaces infinis du bout du monde, c'est aux limites du discernement que sont acculés des « *hombres solos en la soledad* »¹⁵, et les anecdotes ne manquent pas concernant ces aventuriers partis vers un lointain où ils s'égarèrent tout en perdant la raison, comme si l'individu était phagocyté ou absorbé par les éléments :

La naturaleza primero lo *desintegra* a uno, y luego lo *integra* a ella como uno de sus elementos. En la primera etapa parece que se fuera a desaparecer, algunos perecen, y en la segunda se renace con un nuevo vigor; así tal vez selecciona y destruye lo que más le conviene¹⁶.

En ces contrées où règne une solitude « inhumaine », oubliées des hommes et où celui qui espérerait trouver asile oublierait ses semblables, l'absence de culture comme système de valeurs cohérent offrant des repères à chacun, mène à une forme d'aliénation : « *¡Todo se vuelve malo en este peladero!* »¹⁷ peut-on lire dans un conte dont le protagoniste assassine sa femme, en proie à un délire sanguinaire, comme d'autres personnages qui, dans leur retraite éthylique, sombrent irrémédiablement dans la déchéance, sinon la bestialité ; et il n'est pas rare que cet animal social qu'est l'homme, assez complexe néanmoins pour qu'on associe sa mystérieuse psyché aux profondeurs de la mer, soit taxé de *fiera* ou de *monstruo*¹⁸.

Éloignés de toute culture, ces hommes frustes dont le langage se réduit parfois à des sons gutturaux — à l'instar des enfants sauvages dont les potentialités humaines initiales sont comme atrophiées — et dont la morale s'amenuise dangereusement comme si ces lieux « hors-la-culture » étaient tentés de devenir hors-la-loi, régressent à un état de nature qui, loin de satisfaire aux critères rousseauistes, consacre le retour d'une inquiétante animalité. Georges Bataille a clairement rappelé, dans *L'érotisme*, que l'homme se constitue comme tel lorsqu'il commence à opposer des interdits à ce qu'il devine en lui d'animalité originelle, la culture étant l'ensemble des institutions qui ont pour but d'empêcher le retour, dans l'homme lui-même, de l'animalité niée ou, tout au moins, de la tenir à distance.

Ainsi donc, la culture fait partie intégrante de la nature puisque c'est cette dernière qui, par un « effet réversif », produit une morale la refusant ou la transformant : la culture apparaît en définitive comme un prolongement de la nature ou comme une anti-nature engendrée par la nature elle-même et consistant en l'évolution et la civilisation¹⁹. Que la culture s'avère le dépassement de la nature de l'homme en même temps que son accomplissement, ou qu'elle soit considérée comme une rupture suscitée par la nature elle-même, chacun admet que la culture humanise l'homme qui ne se départ pas toutefois d'une nature — autant dire une animalité — tenace.

C'est la même sémantique qui qualifie du reste, dans les récits qui nous occupent, des êtres ne subissant aucun éloignement et qui sont au contraire immergés dans une culture au nom de laquelle ils reproduisent des comportements agressifs. Ainsi les spectateurs de la corrida sont-ils « *rugientes como bestias* » ou « *fiera de miles de cabezas* », identiques à ceux des combats de coqs : « *una sola bestia de mil cabezas* » ou « *la concurrencia rugía* »²⁰. Aussi bien, les atrocités commises en raison d'un

¹³ *Cuentos completos, op. cit.*, p. 80.

¹⁴ *Ibidem*, p. 86.

¹⁵ *Ibidem*, p. 68.

¹⁶ *Ibidem*, p. 141.

¹⁷ *Ibidem*, p. 33.

¹⁸ *El camino de la ballena, op. cit.*, pp. 191 et 233.

¹⁹ Patrick TORT, *La pensée hiérarchique et l'évolution*, Paris, Aubier-Montaigne, 1983, pp. 166-197.

²⁰ *El camino de la ballena, op. cit.*, pp. 291 et 292 puis pp. 294 et 295.

orgueil blessé, de la faim, ou de la cupidité, de même que l'insurrection contre l'exploitation, et la répression confirment-elles que la férocité préexiste chez cet homme dont l'adage dit qu'il est un loup pour l'homme ou dont « l'insociable sociabilité » — selon la formule de Kant — traduit l'ambivalence. L'animalisation renvoie ici à des instincts préalables que l'existence en territoire inhabité avive ou accentue mais ne crée pas : la culture ne représente pas à elle seule un gage d' « humanité ». Cela étant, l'homme n'est homme que parmi les hommes, cause et effet d'une culture comparable à une forme de communion.

Culture et mémoire

La culture : une mémoire antérieure

N'est-il pas significatif qu'en ces terres où se meurent culture et mémoire, ce soit précisément dans la mémoire de leur culture que les hommes se réfugient au gré de récits ranimant les coutumes et légendes de leur terre d'origine ? comme une réponse humaine face au risque de la déshumanisation, où la vie triomphant de *thanatos* est cette parole qui préserve : en terre d'oubli, le récit rattache à une mémoire ; en terre de solitude, il relie à une culture, comme si, au-delà de l'affectif, la relation à l'autre était aussi culturelle.

Mémoire et culture nécessaires pour « être » puisque, de même qu'un individu amnésique ne possède plus d'identité et n'existe plus socialement, comment imaginer une société sans une mémoire modelée par la culture afin que celle-là fasse perdurer celle-ci dans un échange de bons procédés produit par un étroit rapport dialectique. Ces remarques font apparaître les personnages comme les membres d'un même corps social, et attestent de ce qu'ils portent en eux leur culture comme un lien salutaire avec leurs semblables.

Cette dernière s'avère un donné préalable qui renforce l'idée du déterminisme culturel légitimé quelquefois, et délibérément ou pas, par ses propres sujets. Nombre de légendes colportées par la tradition orale insulaire sont farouchement protégées par des îliens désireux de croire : ainsi, l'existence du « *Caleuche, el « buque de arte »* », ce bateau fantôme errant des mers locales, est-elle plus que probable pour certains habitants de Chiloé, non moins que celle du *trauco*, gnome des bois facétieux qui court les demoiselles et s'avère d'ailleurs l'inculpé absent d'un singulier procès pour viol²¹, ou encore la *Pincoya*, sorte de sirène dont la colère peut troubler la pêche²².

Personnages fabuleux et légendes peuplent des esprits peu enclins au rationnel qui projettent leurs fantasmes sur le réel, recourant au mensonge si besoin est pour que la fascination soit toujours opérante. Le réel doit justifier la croyance érigée en postulat, non l'invalider ; et ces habitants attachés à leur culture « fantastique », amateurs de récits merveilleux améliorés par les talents du conteur, rechignent à entendre l'explication scientifique qui dissipe le mystère et avec lui la magie du lieu qu'on voudrait enchanté : « —¡Ah!— *profirieron con desgano varios de los pescadores, como si no hubieran entendido bien o al comprender aquella explicación científica hubieran quedado un poco desencantados. Acaso habrían preferido que el Caleuche fuera una realidad*²³. La narration n'est pas dénuée d'ambiguïté car s'il y a toujours un personnage qui se montre cartésien et affirme « *pero yo no creo en patrañas* »²⁴, il n'en demeure pas moins que la diégèse cautionne, d'une certaine façon, la superstition précédemment contestée en réalisant systématiquement le malheur annoncé, dans le monde marin en particulier.

On le voit, l'individu hérite de la culture dans laquelle il se développe, laquelle peut être à ce point intériorisée que, tout en conservant son extériorité, elle fonctionne comme un élément endogène fondamental et fondateur, tel un acquis qui deviendrait « naturel ». La culture : une seconde nature ?

²¹ *Cuentos completos, op. cit.*, p. 245.

²² *El camino de la ballena, op. cit.*, pp. 11 ou 178 pour le *Caleuche*, puis pp. 53 à 64 pour les autres ; ou bien à la fin de *Los pasos del hombre, op. cit.*, pp. 273-275.

²³ *El camino de la ballena, op. cit.*, p. 105.

²⁴ *Cuentos completos, op. cit.*, p. 184.

On pourrait dès lors tenir la détermination culturelle pour responsable en partie de ce que, comme l'observait Paul Ricœur concernant l'identité de chacun, « *j'ai une façon à moi de choisir et de me choisir que je ne choisis pas* »²⁵.

C'est même un facteur inné que représente la culture avec la notion d'atavisme, cette mémoire du corps qu'illustrent les personnages de l'Indienne Men Mar et de Georgina. Le nom de la première signifie « *sombra de sangre* » et le narrateur la relie aux ancêtres dont les voix persistantes semblent lui murmurer une identité vivace : « *Resonaban en los oídos de Men Mar como si fueran las voces de la tierra, el mar y el viento. Sombras de las sangres de sus antepasados que subían y bajaban mientras daba de mamar a su recién nacida* »²⁶.

Dépositaire d'une « mémoire antérieure », pour parler comme Miguel Ángel Asturias, et de mythes enracinés en terre indienne ainsi que dans un corps pétri de culture *ona* et donc réceptacle de l'intemporel, Men Mar transmet sa culture à sa fille métisse, comme un lait nourricier : « *su madre, de quien mamó los mitos del Onaisin* »²⁷, culture fluide découlant du sein même de la mère pour mieux pénétrer, dans un corps à corps fusionnel, une chair légataire : « *los espíritus de sus antepasados que llevaba a medias en su sangre* »²⁸. Âme et pulsions honorent cet héritage impalpable puisqu'on peut lire : « *alma de chilote indígena* » ou « *impulso atávico* »²⁹ comme si la culture habitait et guidait définitivement ce corps voué à la perpétuer.

Cette dernière étant aussi celle de la terre, les yeux de Georgina se partagent le sol mythique des ancêtres et le paysage de la Terre de Feu : « *En el ojo izquierdo había tierra, pasto y cielo [...]; sumergida en la retina, una especie de mapa de la Tierra del Fuego. En el derecho, un ágata redondeada mostraba el Onaisin* »³⁰. Fragments de culture et de territoire dans l'éclat du regard : Georgina est l'incarnation même de la descendante dont l'appartenance à une culture paraît imprégner chaque linéament de ce corps pareil à un creuset, destiné à l'alchimie d'une identité qui ressortit à la mémoire collective autant qu'individuelle.

Mémoire d'une culture indienne idéalisée

Culture et mémoire demeurent, envers et contre l'acculturation subie par les Indiens, lorsqu'ils n'ont pas été massacrés. Face au risque de la mémoire perdue que courent certaines peuplades décimées, Francisco Coloane réhabilite les traditions indiennes. Plusieurs récits rendent compte, sur le mode de la dénonciation, de cette extermination, et l'autobiographie offre quelques chiffres alarmants :

Hacia 1895, la misión establecida en la isla Dawson registraba los siguientes datos: total de indígenas, ciento setenta y seis; de ellos sesenta y cinco alacalufes: veintisiete hombres y treinta y ocho mujeres; onas, ciento once: cuarenta y ocho hombres y sesenta y tres mujeres. Hoy sólo sobrevive un puñado de alacalufes. En 1997 falleció la última yagana pura en Puerto Williams³¹.

Quant aux *onas*, ou *selk'nam*, le peuple le plus austral du continent, ils ont aujourd'hui disparu, victimes dans les années 1880 d'expéditions meurtrières organisées par les « Blancs », ces « *cuadrillas de cazadores especializados a sueldo de los grandes ganaderos* »³² qui se sont livrées à un véritable carnage : *El guanaco blanco* rappelle qu'on les rétribuait d'une livre sterling pour les oreilles, une et demi pour les seins, et deux pour les organes vitaux qui prouvaient la mort de l'Indien, ou la tête

²⁵ Cité dans Jean LACROIX, *Les sentiments et la vie morale*, Paris, P.U.F., 1965, p. 13.

²⁶ *El guanaco blanco*, Tafalla, Editorial Txalaparta, 1999, p. 35. « Sombras de las sangres de sus antepasados » peut se référer à l'atavisme autant qu'à la tuerie dont les Indiens furent victimes.

²⁷ *Ibidem*, p. 166.

²⁸ *Ibidem*, p. 157.

²⁹ *Ibidem*, pp. 173 et 156.

³⁰ *Ibidem*, p. 195.

³¹ *Los pasos del hombre*, op. cit., p. 223. Concernant les *yaganes* ou *yámanas* résidant au sud du canal Beagle, sur l'archipel du Cap Horn, voir également *El corazón del témpano*, op. cit., p. 84.

³² *Los pasos del hombre*, op. cit., p. 81.

entière. À quoi l'on ajoutera les tentatives d'empoisonnement, les sévices et autres actes de barbarie perpétrés par des hommes dégénérant à un niveau infra-humain, voire satanique — le terme *devil* est associé à cette cruauté innommable³³ —, à en juger par certaines « *aberraciones con cadáveres de mujeres asesinadas* », ou par cette bête sanguinaire surnommée sans hasard Red Pig « *que en una temporada de la caza de indios había ganado cuatrocientas doce libras esterlinas* »³⁴. Ne sont pas omis les viols innombrables à l'origine d'un métissage douloureux résonnant des cris des Indiennes brutalisées.

Massacre, dépossession, sangs mêlés et cultures entremêlées, autant de facteurs à même d'estomper, sinon d'effacer, une culture. Tous les « Blancs » n'ont pas souhaité cependant l'extinction de ces ethnies puisque Francisco Coloane souligne la « *acción salvadora* » des missions qui se sont efforcées de sauver les Indiens : certes, elles ont tenté d'évangéliser l'autre mais tout en consignait ses croyances et son *habitus* ; ce fut le cas du prêtre salésien Antonio Coiazzi qui a recueilli les mythes *onas*³⁵. Le médecin et anthropologue Louis Robin a vécu parmi les *alacalufes* « *junto a otro compañero suyo, Joseph Emperaire, cuya obra sobre los antiguos «nómades del mar» enriqueció nuestros conocimientos sobre estas etnias [...]* »³⁶. Le Musée des Salésiens donne à connaître d'ailleurs, sur la base des travaux de ces deux Français, ainsi que du prêtre allemand Martin Gusinde et d'autres chercheurs, les conditions de vie, les outils et vêtements, des anciens aborigènes de la Patagonie³⁷.

On l'aura compris au regard de ces exemples, Francisco Coloane fait acte de mémoire, restituant au gré de ses récits, ceux des héros civilisateurs et des créateurs dans la mythologie *ona* : Kuanip, « *máximo héroe ona* » qui tua le monstre mangeur de femmes Siáskel³⁸ ; Timáukel, esprit immortel analogue à Dieu : « *el que está en el cielo; pero la creación del hombre fue obra de las manos de Quenós que bajó al Onaisín por su mandato* »³⁹ ; le soleil Krén et la lune Krá⁴⁰. Mais il a également à cœur de réhabiliter cette culture méprisée, et souligne la poésie de ses symboles, le lyrisme de ses légendes. Les mythes primitifs révèlent une spiritualité supérieure, de Manuel qui a délaissé sa terre et sa culture natales pour vivre parmi les *yámanas*, devenant « *el Jefe Blanco* », et qui affirme : « *¡Los yaganes tienen muy hermosas tradiciones! [...] Tienen un diluvio universal y un arca de Noé, igual que los cristianos* », au Capitán Bueno de la mission salésienne de l'île Dawson ému par le récit cosmogonique *ona* : « *su mente religiosa iba y venía desde aquel primitivo jefe de tribu que por entre sus mitos de transformaciones materiales y espirituales había alcanzado en el aislamiento Onasín la idea más elevada de su propio dios* »⁴¹.

Outre les mythes indigènes, sont loués des rituels et un mode de vie dont les descriptions dénotent une vision utopique : du sens de l'accueil des *alacalufes* à l'initiation des jeunes *yaganes*⁴², les termes *paraíso*, *abundancia*, *felicidad*⁴³ définissent une existence en harmonie avec une nature prodigue. Nous sommes loin de la déprédation qui qualifie le comportement européen, non que les Indiens soient les seuls à entretenir avec leur environnement cette relation quasiment idyllique puisque d'autres trouvent dans une terre nourricière de quoi subvenir à leurs besoins, si pénibles que s'avèrent certaines de leurs tâches, et leurs procédés rudimentaires n'abîment pas le milieu naturel, à la différence de l'industrialisation et de techniques d'exploitation massive ; d'autre part, leur esprit communautaire privilégiant l'entraide, notamment pour les travaux des champs dont les gestes immuables épousent les cycles des saisons — s'opposant en cela à l'entropie des sociétés modernes —

³³ *El guanaco blanco*, op. cit., p. 37.

³⁴ *Ibidem*, p. 21 ; ou *Los pasos del hombre*, op. cit., p. 212.

³⁵ *Ibidem*, p. 213.

³⁶ *Ibidem*, p. 152.

³⁷ *Ibidem*, p. 165.

³⁸ *El guanaco blanco*, op. cit., p. 13.

³⁹ *Ibidem*, p. 16.

⁴⁰ *Cuentos completos*, op. cit., p. 459.

⁴¹ *El corazón del témpano*, op. cit., p. 95 ; puis *Cuentos completos*, op. cit., p. 463. Spiritualité aussi profonde que celle de la religion catholique ? Sans doute la comparaison vise-t-elle à neutraliser un regard ethnocentrique ; mais démonter les arguments de l'intolérance en prenant comme étalon les valeurs mêmes du peuple bien pensant, n'est-ce pas conforter une hiérarchie des plus arbitraires ? Pourquoi ne pas affirmer la richesse d'une culture en elle-même et pour elle-même, indépendamment de toute autre ? se détournant résolument de ceux qui estiment qu'une culture peut être supérieure à une autre, question essentielle en Amérique latine dont l'Histoire a endolori l'identité.

⁴² *Ibidem*, p. 202 puis *El corazón del témpano*, op. cit., pp. 92-98.

⁴³ *Ibidem*, p. 91.

permet de dépeindre un tableau bucolique, comme si au-delà de la dichotomie Indiens-Blancs, c'était l'antagonisme bien connu campagne *versus* ville qui intéressait Francisco Coloane. Une assertion peut suffire à en témoigner : « *Allá paz, sinceridad, cordialidad y ayuda, y aquí desconfianza, inquietud, traiciones y bajezas* »⁴⁴.

Si Francisco Coloane montre, dans ces narrations, que l'existence loin de toute culture peut détruire quelque chose en l'homme, il s'ingénie par ailleurs à noircir celle des villes et d'une prétendue civilisation dont les nombreux maux contrarient la définition même. Tout bien considéré, c'est une culture au sein de la nature et en bonne intelligence avec elle — la seule culture digne de ce nom ? — que semble préconiser ce natif de Chiloé. Une culture qui humanise l'homme sans le « dé-naturer » : contre l'animalité mais en accord avec cette terre à laquelle l'œuvre de Francisco Coloane dédie un hymne. Espoir d'une alliance entre la culture produite par l'homme et la nature où respire le divin si l'on en croit cet amoureux de ses « Îles des Bienheureux » s'apparentant à une escale édénique :

Al final de este paisaje de grandeza cósmica, las islas verdeantes de Puerto Edén [...] forman un verdadero oasis de belleza, y como aquel mundo circundante parece haber emergido recién de las aguas, el navegante tiene la sensación de poder encontrar allí verdaderamente a los primeros padres...⁴⁵

Tels certains « *pasos perdidos* » bien connus de la littérature latino-américaine, « *los pasos del hombre* » de Francisco Coloane sont voyage dans l'espace autant que dans le temps, mémoire d'une culture et de la nature, retour à la source. Celui qui dit être né dans une maison à fleur d'eau, et qui a toujours souhaité répondre à l'invitation que son père, une fois mort, lui réitérait en rêve — « *volvamos al mar* », dernières lignes et titre de l'ultime chapitre de l'autobiographie comme la fin d'un itinéraire —, attend d'être réintégré dans le monde informe des commencements, associant après tant d'autres le lieu improbable de la béatitude et le paradis intra-utérin où s'abolit toute mémoire autre que mythique :

Del mar proviene toda vida. [...] A lo largo de mi existencia he sentido siempre su poderoso llamamiento salobre. Tal vez porque yo sentí desde el vientre de mi madre el latido sensual del mar océano y me crié escuchándolo sin cesar debajo de la almohada, en la casa sobre pilotes donde pasé mi primera infancia.

[...] La belleza del planeta reside en el mar. En el vientre de la madre flotábamos como peces en el mar, en felicidad perfecta. Flotar en el mar [...] con los brazos abiertos como Cristo, produce en el organismo una poderosa recarga magnética y biológica, una inyección salobre de energía y de vida. A veces he pensado que esa energía es lo que me mantiene vivo⁴⁶.

Mnémosyne étant mère des Muses, il n'est guère surprenant que la mémoire investisse si souvent la littérature. Ainsi Francisco Coloane transmue-t-il la culture de sa terre en récit au travers de souvenirs individuels naturellement subjectifs, mais la mémoire est aussi constituée de ces déformations et oublis qui la rapprochent de l'imagination. Inscrivant territoires et mers australs dans la mythologie littéraire, et confirmant s'il en était encore besoin la possible influence de l'écrivain sur l'appréhension d'une culture et sur la mémoire collective, il préserve celle des hommes dont il a partagé et retranscrit des bribes d'existence, ainsi que le « génie » de sa terre et n'est-ce pas cela la culture : cet insaisissable « esprit du lieu » ?

⁴⁴ *El camino de la ballena*, op. cit., p. 150.

⁴⁵ *Cuentos completos*, op. cit., p. 397.

⁴⁶ *Los pasos del hombre*, op. cit., p. 267.